

Numéro 30

2 Décembre

- 1921 -

Abonnements

- Étranger -

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

- France -

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

cinéa

UN
franc

*Ayez pitié
des beaux films
mêmes étrangers*

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysée 58-84
Londres : A.-F. ROSE Représentative, 102, Charing Cross Road. W. C. 2

*N'acclamez pas trop
les mauvais films,
même français*



SIGNORET

PHOTO WALERY

Vedette de tant de Films Français à succès, Gabriel Signoret, brillant comédien de l'écran, ajoute sa noble création du *Père Goriot* à celles de *Filipote*, *La Rose*, *Le Secret du Lone Star*, *Le Rêve*, etc.

RENÉ FERNAND

Ancienne Maison P. Pigeard - 61, Rue de Chabrol

TÉLÉPHONE : NORD 66-25 ET 99-22



La plus importante Maison d'Achat et Vente
de Grands Films

O O O O O (VINGT SUCCURSALES A L'ÉTRANGER) O O O O O

Exclusivités pour le Monde Entier

Tirage des Films à façon aux conditions les meilleures



RENÉ FERNAND

a vendu

PENDANT LA SAISON 1921 :

L'ÉPINGLE ROUGE

LI-HANG LE CRUEL

TOUT SE PAIE

PAPILLONS

LES AVENTURES DE NICK WINTER

QUAND ON AIME

ROSE DE NICE

MARIE chez les Loups

ET

LE PLUS GRAND SUCCÈS DE L'ANNÉE

L'ATLANTIDE

cinéma

Sous toutes réserves

Un distingué critique a reçu dernièrement la visite d'un metteur en scène — nouveau dans la partie — qui, après lui avoir demandé de faire l'éloge d'un film qu'il allait présenter, a cru bien faire en tendant silencieusement trois billets de cinquante francs. Inutile de dire que le critique a bondi indigné, et d'un geste décisif a congédié son visiteur.

Notre confrère racontait cette histoire l'autre jour, devant Marivaux, et ajoutait philosophiquement :

— Il y a des gens qui n'ont aucune idée des prix et qui entreraient très bien chez Rolls Royce en demandant qu'on leur montre une petite voiture dans les vingt mille...

Deux-cent-soixante-dix-sept mille huit-cent-soixante-trois m. (277.863) : telle est la longueur de pellicule qui a été tournée pour réaliser un film déjà célèbre où il est question de chemins de fer.

Nos lecteurs comprendront peut-être mieux ce que signifie ce chiffre, si on leur indique que la bande, étendue à terre, en ligne droite, couvrirait une distance de plus de deux-cent-soixante-dix-sept kilomètres, ou si l'on préfère, qu'un aéroplane volant à trois cents kilomètres à l'heure mettrait près d'une heure à couvrir la distance.

En passant, sait-on que l'auteur hésitait, initialement entre deux titres : *La Bielle* et *Le Piston* ? Une réclamation formelle de M. Henry Bernstein, qui estime posséder un droit de préférence sur tous les mots de six lettres, a décidé l'auteur à raccourcir son titre ; et, évitant les mots de cinq lettres qui auraient pu provoquer l'intervention d'un célèbre général, ou tout au moins de ses ayants-droit, il a choisi le titre actuel.

Le prochain film de M. de Marsan sera une œuvre âpre, dure, sévère, où, une fois posés les trois personnages habituels, la jeune fille, le jeune homme, l'homme mûr — on découvrira peu à peu que tous leurs actes sont inspirés par les motifs les plus sordides et les passions les plus bestiales.

La distribution réserve, paraît-il, des surprises ; mais nous sommes

nous tenus au secret pour quelques jours encore.

On annonce de source presque certaine que M. Abel Gance va, pour se délasser, composer un film très court — treize ou quatorze mille mètres tout au plus — sur le roman de Gyp intitulé *Le Friquet*. Le rôle du Friquet serait tenu par Mme Tania Da-leyne.

Les critiques et directeurs qui fréquentent la Mutualité ont constaté avec plaisir que le bar s'était rouvert pour les présentations. Le concessionnaire a déclaré qu'il était absurde de faire marcher son établissement les jours où tout le monde est dans la salle et de le fermer les jours où tout le monde est au foyer.

L'inconvénient — car toute médaille a son revers — c'est que, dès que l'on s'est assis à une table pour faire sa correspondance, un garçon arrive pour vous demander ce que vous prenez. Et l'on finit par être obligé de se réfugier dans la salle où règnent la nuit et la solitude et où le bruit de l'orchestre trouble les conversations.

Un auteur et critique qu'il m'est interdit de nommer ici s'est demandé s'il était juste de donner toujours le rôle actif aux êtres humains et le rôle passif au cadre, au milieu, qui souvent, au contraire, agit les personnages.

Son prochain film, inspiré par cette idée et par les théories récentes sur la relativité du mouvement, montrera les personnages complètement immobiles au milieu d'un décor mouvant.

Toutefois, l'interprète habituelle des œuvres du distingué cinéaste hésite, dans ses conditions, à se charger du principal rôle de femme. Il est donc possible que tout cela reste à l'état de projet : ce serait véritablement dommage.

On sait qu'un de nos confrères a ouvert un concours de *distribution idéale*, dont le thème consiste à désigner les interprètes pour un film supposé tiré d'une œuvre connue.

Une indiscrétion nous a permis d'avoir connaissance des résultats pour deux des œuvres proposées : nous nous empressons de les communiquer à nos lecteurs :

Britannicus.

Néron, M. Georges Lannes, désigné par 38 votants.

Britannicus, M. Mathot, désigné par 37 votants.

Junie, Mlle Huguette Duflos, désignée par 39 votants.

Agrippine, Mlle Madys, désignée par 36 votants.

La faute de l'abbé Mouret.

L'abbé Mouret, M. Georges Lannes, désigné par 38 votants.

Le frère Archangias, M. Mathot, désigné par 37 votants.

Albine, Mlle Huguette Duflos, désignée par 39 votants.

Désirée, Mlle Madys, désignée par 36 votants.

Cyrano de Bergerac.

Cyrano, M. Georges Lannes, désigné par 38 votants.

Christian, M. Mathot, désigné par 37 votants.

Le duc de Guiche, Mlle Huguette Duflos, désignée par 39 votants.

Roxane, Mlle Madys, désignée par 36 votants.

Le général Dourakine.

Le général Dourakine, M. Georges Lannes, désigné par 38 votants.

Le prince Romane, M. Mathot, désigné par 37 votants.

Nathalie, Mlle Huguette Duflos, désignée par 39 votants.

Mme Papovska, Mlle Madys, désignée par 36 votants.

La cinquième œuvre proposée était *Faust*, mais le concours a été faussé du fait que les participants ont tous confondu le *famulus* Wagner avec le musicien du même nom.

Un éditeur bien connu qui vient, à peu près simultanément, d'être décoré et d'acheter un film aussi célèbre que désertique, est un causeur exquis, dont l'érudition et l'esprit, généralement dissimulés, ne brillent que mieux par des éclats imprévus.

Lorsqu'on lui a montré le film pour la première fois, il a paru un peu étonné des contorsions faciales d'une des interprètes. Puis au bout d'un instant, il a dit — de cet air de ne pas y toucher que chacun connaît :

— Je comprends. Elle a les yeux hoggars.

FONDU-ENCHAÎNÉ.

CF 40 PER 283





C'est à partir
du 6 Janvier prochain
qu'il faudra aller voir

Le Pont des Soupirs

Grand ciné-roman en 8 époques
d'après l'œuvre célèbre de
MICHEL ZÉVACO

Le premier film en série à grande figuration et importante mise en scène

Publié par Cinéma Bibliothèque
ÉDITION TALLANDIER



PASQUALI - FILM (U. C. I.)
Exclusivité GAUMONT

Allez ce soir dans les Cinémas
qui passent
la délicieuse comédie

VERS le BONHEUR

Sélection Svenska-Film Exclusivité GAUMONT

Interprétée par
TORA TÈJE :: :: ::
LARS HANSON ::
ANDERS DE WAHL
KARIN MOLANDER

Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 2 au Jeudi 8 Décembre

THÉÂTRE DU COLISÉE

CINÉMA

38, Av. des Champs-Élysées

Direction : P. MALLEVILLE Tél. : ELYSÉES 29-46

TORA TEJE

... dans ...

VERS LE BONHEUR

... de Mauritz Stiller ...

... o o o ...

EVE FRANCIS

... dans ...

FIÈVRE

... de Louis Delluc ...

... o o o ...

SIGNORET

... dans ...

LE PÈRE GORIOT

... de J. de Baronceili ...

... d'après Balzac ...

2^e Arrondissement

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Un bébé s'il vous plaît. — Chariot s'évade. — Le Père Goriot.

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — Le voleur détective. — Son plus grand amour. — Le chasseur chassé. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : L'ineffable tendresse.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — L'alliance en ballade. — Suppléments non passés le dimanche : Le sept de trèfle, 12^e et dernier épisode. — Chantelouve.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — Voyage en France : La Provence ignorée. — La Maison des pendus. — L'enlèvement de Bob. — En supplément facultatif : Rei-Gliss policeman.

3^e Arrondissement

Pathé-Temple. — L'alliance en ballade. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Reine-Lumière, premier épisode. — Chantelouve.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — Les trois mousquetaires, 7^e épisode. — L'Orpheline, 8^e épisode. — Le Porion.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Le sept de trèfle, 12^e épisode. — Reine-Lumière, premier épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Chantelouve. — Le Porion.

5^e Arrondissement

Chez Nous, 76, rue Moutetard. — La vieille. — Le crampon. — Le gibus. — Le masque rouge.

Cinéma Saint-Michel, 7, place Saint-Michel. — A 14 millions de lieues de la Terre. — Dudule à dada.

Mésange, 3, rue d'Arras. — Lui... au bal masqué. — Les trois mousquetaires, 7^e épisode. — Reine-Lumière. — Gismonda.

7^e Arrondissement

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — Voyage en France : La Provence ignorée. — La Maison des pendus. — Kineto scientifique n° 2. — La folle gageure. — Les trois mousquetaires, 7^e épisode.

9^e Arrondissement

Cinéma Rochechouart, 66, rue de Rochechouart. — Chasse aux ours blancs dans l'Océan glacial. — Chariot patine. — Les Fables de La Fontaine, 2^e série. — L'Orpheline, 8^e épisode. — Comment on fabrique un pneu. — Sous la coupole.

Delta-Palace, 17 bis, boulevard Rochechouart. — Tournée Mirabelle, Lonchon et Co. — Le sept de trèfle, 12^e et dernier épisode. — Les Fables de La Fontaine, 2^e série. — Reine-Lumière, premier épisode. — La Cité du Silence.

10^e Arrondissement

Folles-Dramatiques, 40, rue de Bondy. — Reine-Lumière. — Le Père Goriot. — L'Orpheline, 8^e épisode.

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — Les Fables de La Fontaine. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Un bébé s'il vous plaît. — Sa dernière mission.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — Chantelouve. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Les jeux du destin.

12^e Arrondissement

Lyon-Palace, rue de Lyon. — A travers la France : Dan l'ain. — L'Orpheline, 8^e épisode. — Carnaval. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode.

14^e Arrondissement

Gaité, rue de la Gaité. — Lui... au bal masqué. — Les trois mousquetaires, 7^e épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Gismonda. — Chass'ur chasse.

15^e Arrondissement

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — Le voleur détective. — La maison des pendus. — Les trois mousquetaires, 7^e épisode. — Fatty portier.

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Lui... au bal masqué. — Les trois mousquetaires, 7^e épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Reine-Lumière, premier épisode. — Gismonda.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-45. — A travers la France : Dans la Bresse. — Les trois mousquetaires, 7^e épisode. — Une poule mouillée. — L'Orpheline, 8^e épisode.

16^e Arrondissement

Le Régent, 22, rue de Passy. — Auteuil 15-40. — Aabisko, cœur de la Laponie. — La petite fée d'Irlande. — Le coffret de Jade. — Les aventures de Sherlock Holmes.

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 2 au lundi 5 décembre. — Le sept de trèfle, 12^e et dernier épisode. — Les fables de La Fontaine, 2^e série. — Zigoto douanier. — Reportage tragique. — Reine-Lumière. — Programme du mardi 6 au jeudi 8 décembre. — Chariot s'évade. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Chantelouve.

Maillot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 2 au lundi 5 décembre. — Chariot s'évade. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Chantelouve. — Programme du mardi 6 au jeudi 8 décembre. — Le sept de trèfle, 12^e et dernier épisode. — Les fables de La Fontaine, 2^e série. — Zigoto douanier. — Reine-Lumière, premier épisode. — Reportage tragique.

Théâtre des Etats-Unis, 50 bis, avenue Malakoff. — Fridolin à bon cœur. — L'Orpheline, 7^e épisode. — L'éternel féminin. — La Charette Fantôme.

17^e Arrondissement

Ternes-Cinéma, 5, avenue des Ternes. — Wagram 02-10. — Le Tatout. — Robert Burat. — L'Orpheline, 8^e épisode. — Le Père Goriot.

GAUMONT-PALACE

1, rue Caulaincourt

Un Grand Film Français

Le Chef-d'Œuvre de Balzac

LE PÈRE GORIOT

avec la remarquable interprétation de

SIGNORET

L'ORPHELINE : La conquête d'un héritage

Attractions variées - Chœurs, grand orchestre

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Les fables de La Fontaine, 2^e série. — L'Orpheline, 7^e épisode. — Son plus grand amour.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Reine-Lumière, premier épisode. — Chariot s'évade. — Le sept de trèfle, 12^e épisode. — Le Père Goriot.

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Chi sse à l'ours blanc dans l'Océan Glacial. — L'Orpheline, 7^e épisode. — Le sept de trèfle, 12^e et dernier épisode. — Les fables de La Fontaine, 2^e série. — L'adorable folie.

Lutetia-Wagram, avenue Wagram. — Le prince charmant. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — La flamme du pompier. — L'occasion.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — Le littoral belge en aéronautique. — Chantelouve. — Les jeux du destin. — L'Orpheline, 8^e épisode.

18^e Arrondissement

Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Jackie la petite foraine. — Dudule à dada. — Le Mexique. — L'Orpheline, 8^e épisode.

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. Nord 35-68. — Rose de Nice. — Sept ans de malheur. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — L'Orpheline, 8^e épisode.

Palais Rochechouart, 56, boulevard Rochechouart. — La maison des pendus. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Sept ans de malheur.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — Les jeux du destin. — L'occasion. — L'Orpheline, 8^e épisode.

Gaumont-Palace, 1, rue Caulaincourt. — Le Père Goriot. — L'Orpheline, 8^e épisode.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — Chantelouve. — L'Orpheline, 8^e épisode. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode.

19^e Arrondissement

Secrétan, 7, avenue Secrétan. — L'alliance en ballade. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Reine-Lumière, premier épisode. — Chantelouve.

Le Capitole, place de la Chapelle. — L'Orpheline, 8^e épisode. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Le Père Goriot.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — Tout arrive. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode. — Chantelouve. — L'Orpheline, 8^e épisode.

Féerique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — L'Orpheline, 8^e épisode. — Le Porion. — Les trois mousquetaires, 8^e épisode.

20^e Arrondissement

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — Le scandale de Fatty et Pieratt. — Les trois mousquetaires, 7^e épisode. — Sous les ponts de Paris.

FILMS D'AUJOURD'HUI

Le Père Goriot.

Tout a été dit pour ou contre l'adaptation à la scène d'œuvres littéraires connues; quelques bonnes raisons qu'on puisse alléguer contre, un film comme *Le Père Goriot* est un grand exemple pour. J'ajoute d'ailleurs que la diffusion de notre patrimoine littéraire par la voie lumineuse de l'écran présente un intérêt de premier ordre et ceci serait une nouvelle raison d'offrir nos félicitations à M. de Baronceili.

Il les mérite de toute manière par le soin, la conscience intelligente, la fidélité, l'érudition artistique avec lesquels il a composé son œuvre. Il y a diverses manières de procéder à

une telle transcription; celle de M. de Baronceili est par enveloppement plutôt que par pénétration, statique plus que dynamique. Les noms des acteurs indiquent par avance la valeur de l'interprétation; tous, dans la réalisation de l'œuvre commune, se montrent dignes d'eux-mêmes et du maître du jeu.

L'Aventure du D^r Works.

Un chirurgien, en train d'opérer sa femme grièvement blessée, la quitte pour répondre à l'appel de sa maîtresse, la laisse mourir faute de soins. Le fantôme de l'assassinée continue à hanter la chambre, dont il empêche que nul ouvre la porte et

cette *Porte close* forme le sujet et le titre du roman dont est tiré le film de M. Saidreau. Je n'ai pas lu ce roman, mais je conçois que, d'une telle donnée, M. Francheville ait pu tirer de l'angoisse, de l'émotion. Cette donnée était-elle cinématique? J'en suis moins sûr. L'écran peut difficilement marquer la différence entre la porte qui ne s'ouvre pas parce qu'il y a un fantôme derrière, et celle dont la serrure est simplement rouillée.

L'effet ne résultera donc pas directement de l'image: il faudra un commentaire. Encore convient-il, si l'on veut que cet effet atteigne un maximum, de le préparer longtemps à l'avance, de faire de cette porte une obsession. Il semble que le cinéaste y ait songé: au début du film lorsque les époux se séparent à jamais, une porte se ferme: est-ce celle de la chambre? Il faudrait que ce fût celle-là, et si c'est bien celle-là, il conviendrait de le souligner, de le rappeler par la suite (à noter que c'est un des meilleurs passages du film et des plus émouvants).

Plus tard, nous voyons la porte de la chambre où l'épouse est morte se rouvrir, sans incident, pour laisser passer une servante: nous n'y songions plus. D'ailleurs notre attention est lancée sur une autre piste: les amants coupables vont à Saint-Moritz (Luge, ski, neige) le fantôme se matérialise aux yeux de l'époux assassin (cet épisode qui devrait produire quelque effet, laisse assez froid: il est vrai de dire que la *Charrette fantôme* nous a rendus exigeants en matière d'apparitions!) A partir de ce moment, nous nous attendons, à chaque instant, à revoir ce fantôme: va-t-il s'asseoir sur le siège du traineau? Pas du tout. Une conversation de cabaret nous fait connaître enfin l'histoire de la porte close (c'est par là qu'il aurait fallu commencer, bien plutôt que par la conversation de clinique, qui a tort de rappeler *Le penseur*) et la catastrophe finale trouble, émeut, mais par des procédés de suspension dramatique et non par la vertu de l'image.



Une des plus savoureuses images persanes composées par Léon Poirier dans *Le Coffret de Jade*.

Photo Gaumont

L'interprétation du film est intéressante, sans être parfaite. M. Hervé joue scéniquement et romantiquement le rôle du chirurgien assassin; l'épouse assassinée est personnifiée, dans une note beaucoup plus cinématique, par Mlle Roussana. Il y a des recherches curieuses de lumière et de prises de vues, mais aussi quelques trous, et cette facilité à se contenter d'à-peu-près qui gâte beaucoup de films français, originaux de donnée et de réalisation.

La bague tragique.

Le parti d'enlancer deux actions qui présentent quelque rapport entre elles, bien que se passant à des époques différentes, ne constitue pas plus un sujet que celui, par exemple, de montrer à la fois un personnage et son reflet dans une glace n'est une image : ce sont là simplement des modes de présentation qui peuvent accroître, faire ressortir l'intérêt propre du sujet ou de l'image, mais non le créer. En d'autres termes, si un drame contemporain est ennuyeux, faux, invraisemblable, ce



JEAN HERVÉ
dans *L'Etrange Aventure du Docteur Works*

n'est pas en le doublant d'un drame antique qui en sera comme l'ombre qu'on l'améliorera.

Cette constatation s'applique exactement au film dont Gladys Brockwell — avec le talent honorable et sympathique que nous lui connaissons tous — incarne l'héroïne; l'on peut ajouter que le procédé employé pour dénouer l'imbroglio mérite l'épithète de ficelle; et c'est même une ficelle tellement employée qu'elle en est effilochée, prête à casser au premier jour. On a d'ailleurs l'impression que ce film ne date pas d'hier; la manie de ces éclairages intensifs qui transforment tout, personnages et décors, en silhouettes de carton découpé, commence à être terriblement démodée.

Satan.

Un savant, dont j'ai des raisons particulières de me rappeler les travaux a écrit, voici quelque quarante ans, une étude sur la prétendue irresponsabilité des criminels alcooliques ou aliénés : sa thèse me revenait à l'esprit en suivant l'intéressant film extrait du roman de Gouverneur Morris, ainsi d'ailleurs que le mot du personnage de Tristan Bernard qui déclarait avoir, à l'âge de seize ans et par suite d'une chute



LE PÈRE GORIOT

Cliché A. G. G.

Mme de Restaud (Claude France) obtient de son invraisemblable père (Signoret) la promesse de lui abandonner ses derniers trésors.



La première et la dernière création cinématographique du célèbre clown FOOTITT, « l'homme au chapeau gris » dans *Fiebre*, qui eût été pour lui le commencement d'une brillante série si la mort n'avait interrompu sa carrière de grand artiste.

(CLICHÉ C. I.)

EVE FRANCIS et VAN DAELE, deux de nos meilleurs interprètes dramatiques de l'écran ont trouvé dans *Fiebre* l'occasion de prouver leur talent, leur goût, leur puissance d'émotion.

(CLICHÉ FILMS ARTISTIQUES)

de cheval, perdu toute espèce de sens moral.

Nous n'avons heureusement pas à nous préoccuper des problèmes éthiques ou psychiatriques posés à l'occasion de ce film, mais seulement du film lui-même. Il est dominé, de manière peut-être écrasante, par le personnage du redoutable cul-de-jatte qu'incarne Lon Chaney, et qui a fait la réputation de cet artiste. En dehors de la difficulté matérielle et du courage physique que représente la réalisation d'un tel rôle, il faut rendre justice à ce visage dont la laideur puissante, impressionnante, arrive à faire naître un véritable malaise. Et jamais le personnage, ainsi qu'il arrive trop souvent aux traîtres de film ne tourne au ridicule. Notons à cet égard la scène où Blizzard, hissé sur la table de travail, terrorise les jeunes filles rassemblées dans son harem-atelier.

La réalisation, dans une mise en scène très minutieuse et très soignée est fort simple et directe; l'absence de recherches d'éclairage et de notations originales frappera d'ailleurs les spécialistes plus que le public. Les mouvements de foule, les scènes d'ensemble paraissent un peu maigres et produisent à coup sûr moins d'effet que les jeux de physionomie du protagoniste. Ethel Grey Terry seconde bien Lon Chaney, dans un rôle dont la psychologie n'est guère qu'indiquée.



Perez le Cruel.

*Ship me somewhere east of Suez, where the
best is like the worst.*

*Where there aren't no ten commandments
[an'a a man can raise a thirst...]*

Sans aller très loin à l'est de Suez, on trouve Aden, un rocher brûlé par le soleil, sans eau ni végétation, où les nécessités du commerce et de la politique impériale retiennent quelques centaines d'anglais, y compris les femmes et les petits enfants. Suivant la formule de Kipling, les dix commandements y sont passablement négligés, notamment le sixième et le huitième, sur lesquels on s'assied — et même on se couche — assez couramment. Le côté ardent, passionné de la vie coloniale a été peint de manière vivante par une femme, qui signe du nom de Dolfe Wyllarde des romans situés dans les colonies anglaises, et qui rappellent un peu la

couleur des premières nouvelles de Kipling. L'un d'entre eux se passe précisément à Aden qui, renommé *Exile*, fournit le titre du livre; il brûle de toute l'ardeur du ciel implacable, des rochers calcinés, des cœurs et des corps affolés de désir, et l'on en tirerait un film splendide, où le grand pic dénudé jouerait le rôle de décor-acteur, et que traverserait une figure de femme digne du talent de Norma Talmadge ou d'Elsie Ferguson.

(Le geste par lequel Claudia Everard, en posant sur une table la clef de sa chambre, annonce qu'elle se livre à l'homme qu'elle aime, et qui croit qu'elle le hait, est un des effets les plus cinématiques que j'ai lus).

Hélas! Le film a été fait, *virginibus puerisque*; tout y est doux, bénin et gracieux; la clef n'a plus besoin de quitter la serrure; Claudia Everard a changé de nom, de nationalité et

d'âme : encore une fois les ciseaux d'un confectionneur ont mutilé, châtré une œuvre forte et vivante.

Après tout, c'est mon seul grief : ce qu'on aurait pu faire. Ce qu'on a fait se tient; le film est bon — dans son genre — Olga Petrova est fort belle; et comme il est peu probable que vous ayez lu *Exile*, ou que vous soyez obsédé par la vision du pic calciné, des rochers rougeâtres, de l'image de sécheresse, de fièvre, d'incendie qu'est Aden, vous aurez toutes chances de passer en l'allant voir une agréable soirée.

Fièvre.

La Méditerranée est la première mer qu'aient sillonnée les barques des commerçants, des guerriers et des pirates (cette division du travail étant d'ailleurs relativement récente) et c'est sur ses bords qu'est né tout d'abord cet organisme étrange qu

cinéma

cinéma

s'appelle le port ou l'escale. Réduit à ses éléments essentiels — allez voir par exemple Santi Quaranta sur la côte d'Épire — il comprend le comptoir et le lupanar. Grossi, doublé d'une ville, c'est Marseille ou Gênes. Mais toujours les deux fonctions primordiales sont le commerce et la prostitution; sitôt le navire à quai, le subrécargue se dirige vers les comptoirs des négociants et l'équipage vers les bouges des bas quartiers.

C'est qu'il leur faut du plaisir, et tout de suite. Ils ont risqué leur vie, mené une existence dure, claustrale, violente, pendant des semaines ou des mois; tout cela mérite une compensation. Et, au débarqué de chaque bateau, des femmes, partout les mêmes, car les invasions, la piraterie et les voyages ont unifié les races riveraines, attendent les matelots, prêtes à inventorier leurs sacs.

Ce sont là des joies rapides, somnolentes, sans raffinements et sans nuances. Et si les désirs se heurtent, le conflit sera bref, violent, inarticulé, tout en regards, en gestes, commençant par la bourrade, s'achevant vite par le meurtre.

Mais le port n'est pas qu'une escale, c'est aussi une porte, par laquelle pénètrent, à travers laquelle s'aperçoivent des peuples étranges et divers. Et, comme dans les vers de

Henri Heine, les énumérations des géographies se matérialisent :

*Au bord du Gange, à l'ombre des arbres
[géants,
Des hommes beaux et graves adorent la fleur
[du Lotus,*

A leur tour, ces échantillons humains regardent la rive pour eux étrangère. Tout ne leur est point nouveau, mais presque tout leur est hostile. Ce qu'ils sentent, nous ne pouvons guère nous en rendre compte. Peut-être leur âme dépaycée réveille-t-elle de la Fleur du Lotus; mais elle garde son secret aussi fidèlement que l'âme rudimentaire des guenons et des cacatoès que les matelots rapportent, perchés sur leur épaule, cependant que derrière eux, marche la congai docile et mystérieuse.

Telle est l'atmosphère où se situe *Fièvre* et d'emblée, on voit que le drame doit être simple, rapide, direct, mais laisser entrevoir des arrière-plans infinis de rêves et d'associations d'idées.

L'interprétation en est admirable, chacun des acteurs apportant quelque chose de personnel, de riche et de profond. Mme Eve Francis fait vivre le type éternel de la femme vers qui revient le matelot; mais elle donne à cet être d'une vérité générale une âme individuelle forte, passionnée, un geste sobre et émouvant. Van Daële

semble sortir de la brume d'Islande; avec ses yeux rêveurs, il apparaît nostalgique, presque dépaycé dans la fumée du bouge; mais lorsqu'on en viendra aux coups, ce sera le Berserkr ivre de sang. Elena Sagrany, puérile, est énigmatique avec ce mélange émouvant de douceur et de dureté que les slaves nous apportent d'Asie. Modot est un inimitable requin de terre, un patron de bouge au relief saisissant, terrible. Je voudrais nommer tous les autres interprètes, car aucun n'est indigne de tels chefs de file; je les louerai tous en la personne du meneur du jeu, dont ils ont suivi l'impulsion ardente, la volonté de réalisation. Même un étranger au métier sent que ce film n'est pas la patiente juxtaposition de bandes méthodiquement tournées, mais une œuvre vivante, organique, conçue d'un seul jet et exécutée par une troupe dont l'âme collective était entraînée d'un même élan.

En écrivant ceci, en retrouvant dans mon souvenir le rythme brûlant de la présentation, je me sens pris moi-même; les cinq ou six critiques de détail que j'avais notées s'évaporent, s'évanouissent. La fièvre se mesure au battement du pouls; elle ne s'analyse et ne se dissèque pas.

LIONEL LANDRY.



SATAN

Lon Chaney (Blizzard) a fait une composition extraordinaire de pittoresque et de rigueur dans ce film étonnant qui ne ressemble à aucun autre.

Cliche Erka

L'OPÉRATEUR

ET LUI AUSSI, IL EST PEINTRE !...

Je ne vous apprendrai rien en vous disant que l'on commence sur toute la terre, et même en France, à comprendre que le cinéma sera un art. La photo animée devient la cinégraphie. La cinégraphie devient un art, encore torturé par d'affreuses divagations et d'inévitables spasmes révolutionnaires, mais enfin un art qui, dans peu d'années, s'imposera à côté des autres moyens d'expression comme la peinture, le livre, la sculpture, la musique, et continuera sûrement à les supplanter dans la faveur universelle, puisqu'il a cette force supérieure d'être la seule langue universelle, la seule forme d'expression universelle, la seule tribune universelle.

Loin de nous l'idée de condamner ceux qui trop longtemps n'ont vu dans le cinéma qu'un moyen original

d'enregistrer des images. C'est à eux que nous devons de savoir que la machine à pellicule est un atelier d'art.

On est volontiers disposé à penser que le développement de cette lumière nouvelle a suivi la courbe normale. Et quand vous assistez à un film d'intrigue dramatique, vous le considérez certainement comme le perfectionnement des temps pas très anciens où les cinématographistes brodaient de hâtives variations sur les vieux mélodrames ou les romans de cape et d'épée.

Permettez-moi de penser qu'il en va autrement.

Pendant que d'ingénieux industriels démarquaient le répertoire théâtral ou romanesque, ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. D'autres n'avaient pas plus qu'eux conscience de tra-

vailler à un édifice nouveau, mais faisaient œuvre plus sûre. Et ces artisans-là, c'étaient ceux qui s'attachaient uniquement aux dons d'enregistrement que possède le cinéma. Les opérateurs obscurs qui continuèrent leur apprentissage uniquement photographique ont fait beaucoup plus pour la synthèse visuelle de cet art de demain que les traducteurs turbulents d'une dramaturgie élimée.

Enregistrer des images, mon Dieu, vous avez tous fait ça, et les millions d'instantanés que vous cueillez d'un kodak ingénu pendant vos vacances vous ont appris l'aisance et le charme du rôle d'enregistreur. Et quand vous voyez à l'écran, entre deux comédies sentimentales, les actualités de la semaine vous n'éprouvez aucun respect. Les funérailles marchent d'un pas saccadé, les coureurs à pied vous

font de la peine avec leur respiration épuisée. Le Président de la République inaugure trop de premières pierres, clame trop de discours, embrasse trop d'honorables fonctionnaires pétrifiés d'humilité. Je ne peux certes pas vous empêcher d'assimiler ces petits faits-divers à la parodie exagérée des revues de café-concert. Vous me direz qu'il n'y a pas de couplets au cinéma. Il y a *La Marche funèbre* de Chopin et *la Madelon de la Victoire*, et c'est très suffisant.

Cependant à côté de cela, il y a des merveilles.

Il y a ces petits films de quelques minutes qu'on appelle des documentaires. Pensez, par exemple, au plaisir d'art, disons-le, que vous ont causé des visions de fleurs, d'animaux, d'usines même notées par le cinéma. Des essais de couleur ont grandi l'intérêt de certains aperçus botaniques. On n'est pas arrivé encore à des résultats précis, mais si vous songez que les peintres trituraient la couleur depuis trois ou quatre mille ans et cherchent encore les secrets du prisme, vous accorderez quelque indulgence aux badigeonneurs de plantes photographiées, vous savez, ces lys géants ou ces roses mastodontes qui éclosent devant nous en trente secondes comme un feu d'artifice brutal et parfois comme le vol des jupes multicolores de la Loïe Fuller. Ces petites folies représentent tout de même un large champ d'étude.

Avouez aussi que lorsqu'on vous a montré la vie, les mœurs, la mort d'insectes extravagants, de pachydermes compacts, d'animaux de basse-cour, vous avez été souvent étonnés, comme si vous les voyiez pour la première fois. Des phénomènes de muséum ou de jardins zoologiques vous ont stupéfiés. Les créatures domestiques vous ont bouleversés plus d'une fois. L'écran vous a souligné le caractère, le style, la ligne de bêtes familières. Un chat, un âne, un chien, un ours, un serpent se révèlent pour ainsi dire synthétisés au cinéma.

Et que dire de ce que leur ajoute cette invention extraordinaire du ralenti ? Vous avez vu, en riant parfois, et parfois aussi avec je ne sais quelle émotion, cette décomposition du rythme musculaire d'un cheval qui saute, d'une biche qui fuit, d'un oiseau qui se pose. Les hommes ont dans cette analyse d'ima-

ges une grâce que nous ne leur soupçonnions pas. L'exemple le plus merveilleux est celui du plongeur dont les élans, la coupe, le mouvement, pris au ralenti, réalisent une suite incomparable d'attitudes enveloppées d'une écume légère et solennelle comme une neige interminable.

Les essais dont le seul poète est un opérateur photographe ont souvent une étrange valeur picturale. L'artisan qui les compose est un créateur dans le genre des sculpteurs anonymes qui ouvraient les temples anciens ou les cathédrales du moyen-âge. Ils ne songent qu'à tirer une forme de la matière. C'est ainsi que l'ouvrier trouve le chemin de l'art.

Le domaine documentaire du cinéma est infini. Je regrette qu'on en use aussi mal. Que de fois, un commencement de programme vous promène au soleil d'horizons lointains, L'Égypte, la Chine, la Patagonie, le Pôle, il n'est pas un point géographique qui n'ait reçu la visite de l'appareil de prise de vues. Pourquoi ces voyages éblouissants ne durent-ils jamais plus de dix minutes ? Je n'en sais rien. Je l'ai demandé aux directeurs de cinéma, ils m'ont assuré que le public ne pouvait supporter qu'une comédie ou un drame et que si on vous conviait à voyager une heure en Espagne, au Japon ou au Pérou, vous vous enfuiriez. Le succès que l'on a fait à des films comme *L'Expédition Shackleton* ou *La vie sous-marine des frères Williamson* m'empêche de croire ces affirmations. Je persiste à penser que vous consentirez à voir des gens et des choses que vous ne connaissez pas même si *Judex* et *Monte-Cristo* ne sont pas du voyage.

L'appareil cinématographique a d'ailleurs voyagé partout. Vous souvient-il d'une certaine « odyssée d'un transport convoyé par des torpilleurs » qui parut il y a quelque trois ans. On y voyait une tempête déordonnée, notée avec une précision aussi artiste que les tempêtes admirables des livres de Joseph Conrad : *Le typhon* ou *Le Nègre du Narcisse*. Mais la littérature n'y était pour rien et personne même n'eut envie de dire que c'était presque aussi bien qu'au Châtelet.

Comme j'aimerais qu'un apprenti metteur en scène commençât toujours par ce travail en marge ! Voir, disent-ils, tout est là. Oui, mais apprendre à voir, voilà le grand secret. Et voilà le grand appoint des

modestes ouvriers de l'écran, les opérateurs. Certainement, le cinéma part de la nature, comme tous les arts, il doit interpréter la nature et la styliser et la recréer sous un angle visuel nouveau.

La grande erreur des Italiens et de beaucoup de Français fut de vouloir faire collaborer à leurs œuvres la nature toute entière sous forme de paysages. Vous avez vu et, je le crains bien, vous verrez encore les brunes héroïnes aux yeux pâmes qui couchées à midi et en robe du soir sur une terrasse florentine contemplent avec de puissants soupirs l'horizon lumineux des collines italiennes. Oh ! ce n'est pas tellement désagréable à regarder. Et il arrive qu'on applaudit. Mais quand vous recevez une belle carte postale de Naples ou de Taormine, vous êtes enchantés aussi, et vous admirez, vous savourez, vous dégustez le paysage si tentant. Avouez cependant que la carte postale en question a bien des chances de finir au panier. Un paysage de Corot, de Courbet, de Claude Monet ne finira pas au panier. Vous me direz que la carte postale vaut quinze centimes et que la toile est négociable à cinquante mille, voire à cent mille francs. Mais à supposer que votre goût personnel n'estime pas à cent mille francs un tableau dont les frais de toile, couleur et cadre ne dépassent pas positivement trois ou quatre louis, c'est le vœu d'une majorité, ou plutôt d'une minorité supérieure qui a transformé ces quatre louis de toile et de couleurs en monument de cent mille francs. L'art s'est imposé. Le paysage de la carte postale est peut-être le même que celui du peintre. Mais celui du peintre a un sens. Ce n'est pas de la photographie. Et le cinéma n'est pas de la photographie. Le cinéma est de la peinture animée.

Il est curieux que cette distinction ne nous vienne pas, à proprement parler des artistes du cinéma, mais de ses ouvriers, et que ce soit vraiment les photographes qui nous ont appris à être peintres. C'est curieux, mais reconnaissez-le, bien simple. Avoir commencé par de grandes œuvres est la preuve d'une inconscience aimable. Les premiers hommes qui ont soufflé dans une corne d'auroch ou tapé sur une casserole primitive ne peuvent passer pour de véritables compositeurs. La symphonie est née plus tard.

LOUIS DELLUC.

PETITS PORTRAITS

Maë Murray.

Bruissement de soie mordorée. Poupée anglaise très savante. Un écueil sous un lac bleu et limpide. Les feux d'un diamant. Petit chat blanc effarouché.

Pina Menichelli.

Amazone noire sur escalier de marbre blanc. Un dahlia rouge. Un paon. Statue inachevée.

Lillian Gish.

Une petite oie perdue sur la route. Robe du dimanche empesée. Petite faveur précieuse. Sourire de poupée cassée. Une pâquerette.

William Hart.

L'Himalaya. Un jaguar aux aguets. Cigarettes fortes. Le simoun dans le désert. Œil de lynx.

Eve Francis.

Un lys noir. Deux yeux dans l'ombre. Lionne amoureuse. Taches de sang sur le sable. L'épée de Damoclès.

Victor Sjöström.

Un chêne. Une tempête en mer. Océan glacial. Un château féodal surplombant un abîme.

Mary Miles.

Sourires. Un rayon de soleil jouant sur des saphirs pâles. Tartine au miel. Blondeur des blés. Sourires.

Frank Keenan.

Vieux singe très affectueux. La Tamise. Odeur de pipe à la veille. Brouillard de Londres. Une forêt en hiver.

Emmy Lynn.

Une harpe pleure au lointain. Voile de gaze perlée. Un cri dans la nuit. Cyclamen.

Stacia Napierkowska.

Danse lascive. Un cygne noir. Parfum de musc et d'ambre. Coussins d'or sur divan noir. Cléopâtre. Panthère aux yeux de velours.

Douglas Fairbanks.

Un bouchon de champagne qui saute. D'Artagnan. Cheval d'ébène indompté. Un coup d'épée ironique. Un feu d'artifices.

LE TONNERRE

Oui, Monsieur, continua M. Mac Williams — car il parlait depuis un moment — la crainte du tonnerre est une des plus désespérantes infirmités dont une créature humaine puisse être affligée. Elle est en général limitée aux femmes. Mais parfois on la trouve chez un petit chien, ou chez un homme. C'est une infirmité spécialement désespérante, par la raison qu'elle bouleverse les gens plus qu'aucune autre peur ne peut le faire, et qu'il ne faut pas songer à raisonner avec, non plus qu'à en faire honte à celui qui l'éprouve. Une femme qui serait capable de regarder en face le diable — ou une souris — perd contenance et tombe en morceaux devant un éclair. Son effroi est pitoyable à voir.

Donc, comme j'étais en train de vous dire, je m'éveillai avec, à mes oreilles, un gémissement étouffé venant je ne savais d'où : Mortimer ! Mortimer ! Dès que je pus rassembler mes esprits, j'avancai la main dans l'obscurité, et je dis :

— « Evangéline, est-ce vous qui appelez ? Qu'y a-t-il ? Où êtes-vous ? »

— « Enfermée dans le cabinet des chaussures. Vous devriez être honteux de rester là à dormir au milieu d'un tel orage. »

— Bon ! comment pourrait-on être honteux, si on dort ? C'est peu logique. Un homme ne peut pas être honteux quand il dort, Evangéline. »

— « Vous ne voulez pas comprendre Mortimer, vous savez bien que vous ne voulez pas. »

Je perçus un sanglot étouffé.

Cela coupa net le discours mordant que j'allais prononcer. Et je dis par contre :

— « Je suis désolé, ma chérie, je suis tout à fait désolé. » Je n'avais pas la moindre intention... Revenez donc et...

— « Ciel ! Qu'y a-t-il, mon amour ? »

— « Mortimer ! »

— « Prétendez-vous dire que vous êtes encore dans ce lit ? »

— « Mais évidemment. »

— « Sortez du lit immédiatement. J'aurais cru que vous auriez quelque souci de votre vie, pour moi et les enfants, si ce n'est pour vous. »

— « Mais mon amour ! »

— « Ne me parlez pas, Mortimer. Vous savez très bien qu'il n'y a pas d'endroit plus dangereux qu'un lit, au milieu d'un orage. C'est dans tous les livres. Mais vous resteriez-là, à risquer volontairement votre vie pour Dieu sait quoi, à moins que ce soit pour le plaisir de discuter et... »

— « Mais que diable, Evangéline, je ne suis pas dans le lit maintenant. Je... »

(Cette phrase fut interrompue par un éclair soudain, suivi d'un petit cri d'épouvante de Mme Mac Williams, et d'un terrible coup de tonnerre.)

— « Là ! Vous voyez le résultat ! O Mortimer, comment pouvez-vous être assez impie pour jurer à un tel moment ! »

— « Je n'ai pas juré. Et ce n'est pas ce qui a causé le coup de tonnerre dans tous les cas. Il serait arrivé pareil, si je n'avais pas dit un mot. Vous savez très bien Evangéline, du moins, vous devriez savoir, quel atmosphère se trouvant chargée d'électricité... »

— « Oui, raisonnez, raisonnez, raisonnez ! je ne comprends pas que vous ayez ce courage, quand vous savez qu'il n'y a pas sur la maison un seul paratonnerre, et que votre pauvre femme et vos enfants sont absolument à la merci de la Providence. Qu'est-ce que vous faites ? Vous allumez une allumette ! Mais vous êtes complètement fou ! »

— « Par Dieu ! Madame où est le mal ? La chambre est aussi noire que le cœur d'un mécréant et... »

— « Soufflez cette allumette ! Soufflez-là de suite. Etes-vous décidé à nous sacrifier tous ? Vous savez qu'il n'y a rien qui attire la foudre comme une lumière. (Fzt ! — crash ! — boum — bolooom ! ! boum ! — boum ! —) Oh ! entendez ! Vous voyez ce que vous faites ! »

— « Pas du tout. Une allumette peut attirer la foudre. C'est après tout possible. Mais elle ne cause pas la foudre. Je parierais bien n'importe quoi. Et encore, pour l'attirer, elle ne l'attire pas pour deux sous. Si cet éclair était dirigé vers mon allumette, c'était pauvre comme adresse. Ce serait touché une fois sur un million. — Vrai, à la foire, avec une adresse pareille... »

— « Par pudeur, Mortimer ! C'est

au moment où nous nous trouvons juste en présence de la mort, à ce moment si solennel, que vous osez parler ainsi !

— « Si vous ne songez pas à ce qu'il y aura après... »

— « Mortimer ! »

— « Eh bien ! »

— « Avez-vous dit vos prières, ce soir ? »

— « Je... j'y ai pensé, mais je me suis mis à calculer combien font douze fois treize, et... »

(Fzt !... Boum — Berroum-Boum ! Bumble-umble-bang-pan !)

— « Oh ! nous sommes perdus ! plus d'espoir ! comment avez-vous pu commettre une telle négligence, en un tel moment ! »

— « Mais quand je me suis couché, ce n'était pas du tout un tel moment. Il n'y avait pas un nuage au ciel. Comment aurais-je pu penser qu'il allait y avoir tout ce tapage et ce tohu-bohu pour un petit oubli comme celui-là ? Et je ne trouve pas que ce soit juste à vous de faire tant d'affaires, car, après tout, c'est un accident très rare. Je n'avais pas oublié mes prières depuis le jour que j'ai amené ce tremblement de terre, vous vous rappelez, il y a quatre ans. »

— « Mortimer ! Comme vous parlez ! Avez-vous oublié la fièvre jaune ?... »

— « Ma chère, vous êtes sans cesse à me jeter à la tête la fièvre jaune et je trouve cela tout à fait déraisonnable. On ne peut même pas envoyer directement un télégramme d'ici à Memphis, comment voulez-vous qu'un petit oubli religieux de ma part aille si loin ! J'admets pour le tremblement de terre, parce que j'étais dans le voisinage. Mais que je sois pendu si je dois accepter la responsabilité de chaque damné... »

(Boum, berooum, booum, pan !)

— « O mon cher, mon cher ! Je suis sûre qu'il est tombé quelque part, Mortimer ! Nous ne verrons pas le jour suivant. Puissiez-vous vous rappeler, pour votre profit, quand nous serons morts, que c'est votre langage impie... Mortimer ! »

— « Eh bien quoi ? »

— « J'entends votre voix qui vient de... Mortimer, seriez-vous par hasard debout devant cette cheminée ouverte ? »

— « C'est exactement le crime que je suis en train de commettre. »

— « Sortez de là tout de suite ! Vous paraissez décidé à nous faire tous périr. Ignorez-vous qu'il n'y a pas de

meilleur conducteur de la foudre qu'une cheminée ouverte ? Où êtes-vous maintenant ? »

— « Je suis ici, près de la fenêtre. »

— « Je vous en supplie, Mortimer. Etes-vous devenu fou ? Eloignez-vous vite. L'enfant à la mamelle connaît le danger de se tenir près d'une fenêtre, pendant un orage. C'est mon dernier jour, mon pauvre ami Mortimer ! »

— « Oui. »

— « Qu'est-ce qui remue comme cela ? »

— « C'est moi. »

— « Que faites-vous donc ? »

— « Je cherche à enfiler mon pantalon. »

— « Vite, vite, jetez-le. Vous allez tranquillement vous habiller avec un temps pareil ! Et cependant, vous le savez fort bien, toutes les autorités s'accordent pour dire que les étoffes de laine attirent la foudre. O mon cher ami, n'est-ce pas assez que votre existence soit en péril par des causes naturelles, que vous fassiez tout ce qu'il est humainement possible de faire pour augmenter le danger ! »

— « Oh... Ne chantez pas ! A quoi donc pensez-vous ? »

— « Bon encore ! Où est le mal ? »

— « Mortimer, je vous ai dit, non pas une fois, mais cent, que le chant cause des vibrations dans l'atmosphère, et que ces vibrations détournent le courant électrique, et que... Pourquoi donc ouvrez-vous cette porte ? »

— « Bonté divine ! Madame ! Quel inconvenient y a-t-il là. »

— « Quel inconvenient ! La mort ; voilà tout. Il suffit d'avoir étudié la question une seconde pour savoir que, faire un courant d'air, c'est adresser une invitation à la foudre. Cette porte est encore aux trois quarts ouverte. Fermez-la exactement. Et hâtez-vous, ou nous allons tous mourir. Oh ! Quelle affreuse chose d'être enfermée avec un fou dans un cas semblable ! Que faites-vous, Mortimer ? »

— « Rien du tout. J'ouvre le robinet d'eau. On étouffe. Il fait chaud et tout est fermé. Je vais me passer un peu d'eau sur la figure et les mains. »

— « Vous avez perdu tout à fait la tête. Sur cinquante fois que frappe la foudre, elle frappe l'eau quarante-neuf fois. Fermez le robinet. Oh ! mon ami, rien ne peut plus nous sauver ! Il me semble que... Mortimer ! qu'est-ce qu'il a ? »

— « C'est ce damné... C'est un tableau que j'ai fait tomber. »

— « Alors, vous êtes près du mur ! Je n'ai jamais vu pareille imprudence. Vous ne savez pas que rien n'est meilleur conducteur de la foudre qu'un mur ! Ecartez-vous ! Et vous alliez encore jurer. Oh comment pouvez-vous être si désespérément criminel, quand votre famille est dans un tel péril ! Mortimer ! avez-vous commandé un édredon, comme je vous l'avais dit ? »

— « Je l'ai tout à fait oublié. »

— « Oublié ! Il peut vous en coûter la vie. Si vous aviez un édredon, maintenant, vous pourriez l'étendre au milieu de la chambre et vous coucher, vous seriez tout à fait en sûreté. Venez vite ici, venez vite avant que vous ayez l'occasion de commettre quelque nouvelle folie imprudente. »

J'essayai d'entrer dans le réduit, mais nous ne pouvions pas y tenir tous deux, la porte refermée, sans étouffer. Je fis ce que je pus pour respirer, mais je fus bientôt forcé de sortir. Ma femme me rappela :

— « Mortimer, il faut faire quelque chose pour votre salut. Donnez-moi ce livre allemand qui est sur le bord de la cheminée, et une bougie. Ne l'allumez pas. Donnez-moi l'allumette. Je vais l'allumer ici dedans. Il y a quelques instructions dans ce livre. »

J'eus le livre, au prix d'un vase et de quelques menus objets fragiles. La dame s'enferma avec la bougie. Ce fut un moment de calme. Puis elle appela :

— « Mortimer, qu'est cela ? »

— « Rien que le chat. »

— « Le chat ! Nous sommes perdus. Prenez-le, et enfermez-le dans le lavabo. Vite, vite, mon amour ! Les chats sont pleins d'électricité. Je suis sûre que mes cheveux seront blancs quand cette nuit effroyable sera passée. »

J'entendis de nouveau des sanglots étouffés. Sans cela, je n'aurais pas remué pied ou main pour une pareille entreprise dans l'obscurité.

Cependant, je vins à bout de ma tâche, par dessus chaises et toutes sortes d'obstacles divers, tous durs, la plupart à rebords aigus ; enfin je saisis le chat acculé sous la commode, après avoir fait pour plus de quatre cents dollars de frais en mobilier brisé, et aux dépens aussi de mes tibias. Alors me parvinrent du cabinet ces mots sanglotants :

— « Le livre dit que le plus sûr est



PAULINE PO

(PHOTO G. L. MANUEL FRÈRES)

Pauline Po, élue Reine des Provinces de France au Concours cinématographique du "Journal", tournera dans quelques mois son premier film avec une compagnie américaine, sur un scénario de Mme Vanina-Casalonga, intitulé *Corsica*.

Lors de son passage à Paris, Charlie Chaplin distingua le caractère photogénique de la jeune beauté corse dont le charme ingénu et l'expression concentrée trouveront leur meilleur emploi dans ce scénario, d'une psychologie et d'une documentation fidèles des mœurs et de l'atmosphère corses, situé dans les paysages merveilleux de l'île de Beauté.

Copyright 16 Nov. 21

de se tenir debout sur une chaise au milieu de la chambre, Mortimer. Les pieds de la chaise doivent être isolés par des corps non conducteurs. C'est-à-dire que vous devez mettre les pieds de la chaise dans des verres. » (Fzt! Booun! boum-pan!)

— « Oh! écoutez! Dépêchez-vous, Mortimer, avant d'être foudroyé. » Je m'occupai de trouver les verres. J'eus les quatre derniers, après avoir cassé tout le reste. J'isolai les pieds de la chaise, et m'enquis de nouvelles instructions.

— « Mortimer, voici le texte allemand : « Pendant l'orage, il faut garder attaché de soi... métaux... c'est... bagues, garder montres, clefs... et on ne doit jamais... ne pas... se tenir dans les endroits... où sont placés des métaux nombreux ou des corps... reliés ensemble, comme... des poêles articulés, des foyers, des grilles... » Qu'est-ce que cela signifie Mortimer? Veut-il dire que l'on doit garder les métaux sur soi, ou se garder d'en avoir? »

— « Ma foi, je ne sais trop. C'est un peu confus. Toutes les phrases allemandes sont plus ou moins obscures. Pourtant, je crois qu'il faut lire « attaché ». La phrase est plutôt au datif, avec un petit génitif ou un accusatif piqué, ça et là, pour l'ornement. D'après-moi, cela signifie qu'on doit garder sur soi des métaux. »

— « Ce doit être cela. Cela saute aux yeux. C'est le même principe que pour les paratonnerres, vous comprenez. Mettez votre casque de pompier. Mortimer! C'est presque pur métal. »

Il n'y a rien de plus lourd, de plus embarrassant, de moins confortable qu'un casque de pompier sur la tête, par une nuit étouffante, dans une chambre fermée. Il faisait si chaud que mes vêtements de nuit déjà me paraissaient trop pesants.

— « Mortimer, je songe qu'il faut protéger le milieu de votre corps. Auriez-vous l'obligeance de mettre à la ceinture votre sabre de garde national? »

J'obéis.

— « Maintenant, Mortimer, il faut s'occuper de garantir vos pieds. S'il vous plaît, chaussez vos éperons. » Je chaussai les éperons en silence, et fis mon possible pour rester calme.

— « Mortimer, voici la suite... «... il est très dangereux... il ne faut pas... ne pas sonner les cloches... pendant l'orage... le courant d'air... la hauteur

du clocher... de la cloche pouvant attirer la foudre Mortimer! Cela veut-il dire qu'il est dangereux de ne pas sonner les cloches des églises pendant l'orage? »

« Il me semble que c'est bien le sens, si le participe passé est au nominatif, comme il me paraît. Cela veut dire, je pense, que la hauteur du clocher et l'absence de courant d'air font très dangereux de ne pas sonner les cloches pendant un orage. Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, que l'expression... »

— « Peu importe, Mortimer. Ne perdez pas en paroles un temps précieux. Allez chercher la grosse cloche du dinier. Elle est dans le hall, sûrement. Vite, Mortimer, mon ami, nous sommes presque sauvés. O mon cher, nous allons enfin être en sûreté. »

Notre petit cottage est situé au sommet d'une chaîne de collines assez élevées, dominant une vallée. Il y a plusieurs fermes dans le voisinage. La plus proche est à quelques trois ou quatre cents mètres.

Il y avait une pièce de sept ou huit minutes que, monté sur une chaise, je faisais sonner cette satanée cloche, quand les volets de notre fenêtre furent soudain tirés du dehors, la clarté d'une lanterne sourde traversa la fenêtre ouverte, suivie d'une question enrouée :

— « Que diable se passe-t-il? »

L'embrasure était pleine de têtes de gens, les têtes étaient pleines d'yeux qui regardaient avec stupeur mon accoutrement belliqueux.

Je laissai tomber la cloche, sautai tout honteux en bas de la chaise et dis :

— « Il n'y a rien du tout, mes amis; seulement un peu de trouble causé par l'orage. J'essayais d'écarter la foudre. »

Un orage? La foudre? Quoi donc, Monsieur Mac Williams avez-vous perdu l'esprit? Il fait une superbe nuit d'étoiles. Pas l'ombre d'un nuage dans le ciel. »

Je regardai au dehors, et fus si surpris que je fus un moment sans pouvoir parler.

Je n'y comprends rien, dis-je enfin? Nous avons vu distinctement la lueur des éclairs à travers les volets et les rideaux, et entendu le tonnerre.

Tous les assistants, successivement, tombèrent de rire sur le sol. Deux en moururent. Un des survivants remarqua :

— « Il est malheureux que vous

n'avez pas songé à ouvrir vos jalousies et à regarder là-bas au sommet de cette colline. Ce que vous avez entendu c'est le canon. Ce que vous avez vu ce sont les feux de joie. Il faut vous dire que le télégraphe a porté quelques nouvelles ce minuit. Garifels est élu. Voilà toute l'histoire.

Enfin, Monsieur Twain, comme je le disais au début, ajouta M. Mac Williams, les moyens de se préserver d'un orage sont si efficaces et si nombreux, que l'on ne pourra jamais me faire comprendre comment il peut y avoir au monde des gens qui s'arrangent pour être foudroyés.

Là-dessus, il ramassa son sac et son parapluie et prit congé, car le train était à sa station.

MARK TWAIN.

(Trad. GABRIEL DE LAUTREC).

Les Présentations

L'Assommoir.

Tous les « Rougon-Macquart » y passeront. Pour mon goût, je le souhaite. Zola ne plaît pas à tous. Des artistes, d'ailleurs fins et délicats, le honnissent ou l'estiment gros littérateur. Alors, qu'ils n'aient point voir l'Assommoir.

M. de Marsan a fidèlement traduit cette œuvre. Il a voulu un anachronisme, explicable, en avançant l'action du drame d'une quarantaine d'années. L'Assommoir, roman, n'en revêt pas moins au cinéma, contrairement au théâtre où la pièce de Busnach n'est qu'un mélodrame et une réduction.

« J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté des faubourgs », a écrit Zola. Nous avons assisté à cette déchéance, voilà pourquoi j'applaudis. Et il n'y a point là de généralisation, de haine, on n'y rencontre pas une critique de l'ouvrier français. Il y a du malheur, de la détresse, comme en d'autres pays, à cause d'ignorances, de traditions malencontreuses et de mœurs. Voilà tout.

Et nous avons retrouvé tous les illustres personnages, Coupeau, Lantier, Gervaise, Adèle, Virginie, Colombé, Nana petite et Nana adolescente et nous avons vu, au commencement, le père Macquart maltraiter sa femme et ses enfants, nous avons

assisté à la naissance des amours de sa fille, reconnu le bon ouvrier Coupeau qui devint l'ivrogne invétéré et l'exquis Gueule d'Or et Bazouge et le trio Mes-Bottes et Cie.

J'ai entendu dire que les ouvrières de la blanchisserie jouissaient de bien peu d'espace pour leur repasage, on en voit tous les jours, dans des boutiques, aussi mal à l'aise.

Non, cela est bien. Suffisant comme moyens d'exécution, soigné comme mise en scène. Le drame et ses épisodes, les misères et les joies, la noce, la fête et les deuils et l'asile Sainte-Anne, rien ne manque. L'interprétation vaut tous les éloges, M. Jean Dax en tête, Coupeau parfaitement et peu à peu transformé, et Mlle Louise Sforza, Gervaise douce, soumise, puis fatalement amenée au dernier échelon. M. Georges Lannes est excellent aussi dans Lantier, tour à tour timide, audacieux et cynique. Et tous les autres, nombreux, applaudissons-les.

Et applaudissons le nom de Zola qui a créé ces types après des observations, après des travaux et avec son amour de vérité et son espoir de mieux.

Si le film n'atteint pas la perfection absolue, il y passe du moins le souffle qui a inspiré le roman, et c'est beaucoup.

Gustave est médium.

Gustave (M. Biscot), petit employé, rêve que, sans emploi, il découvre ses dons de médium. Dès lors, devenu déménageur, il parvient à se faire obéir de meubles et voitures, chaises, piano, lit, tableaux et guéridons marchent à son commandement.

Le Canard en Ciné.

M. Lortac publie sur l'écran un bref journal satirique. Quelques découvertes ou prétendues inventions y sont caricaturées, ainsi la possibilité du changement de sexe, et d'autres, parfois amusantes.

Mariage forcé.

Un Mack-Sennett qui débute comme un Rigadin, le mouvement est ensuite plus original, mais la fin — comme tant de fois — nous apprend que nous avons assisté à un rêve.

La voix de la conscience.

Ou plutôt *Un bienfait n'est jamais perdu*. Un prospecteur, conseillé par un pasteur, ne se venge pas d'un voyou qui voulait le voler et le tuer.

Au contraire il s'associe avec lui et quand il est misérable, l'autre lui tend la main. Le prospecteur a été esroqué par des gens en habit noir, mais il épouse quand même la gentille enfant que représente Agnès Ayres.

Le diable au corps.

Un mélange de drame et de comédie, assez gai au moment que défilent des voleurs grotesques et un peu sensibles. On lit dans le texte : « *moultes rasades* » !



ÉLÉNA SGRARY
qui se manifeste dans un début
doublement heureux dans *Fièvre*
et dans *Jettatura*.

Jubilo.

Jubilo, rôdeur des champs, n'a jamais su travailler. Un hasard le mène dans une ferme et le métamorphose assez vite. Laborieux, il est mêlé à une aventure où il triomphe grâce à un naïf héroïsme. Will Rogers joue ce rôle avec une fantaisie pittoresque d'ordre supérieur. On ne voit en France que M. Signoret qui, dans un personnage pareil, pourrait l'égaliser.

Un poing... c'est tout.

Le film vaut beaucoup mieux que ce calembour. C'est presque une étude satirique de mœurs politiques, et le comique, même aux scènes outrancières, qui s'y révèle, a quelque chose de cruellement amer.

Canavan y est un pauvre et timide balayeur qui, blessé par une voiture de maître aux chevaux fiers et aux voyageurs guindés, change de profession et, devenu manœuvre dans une carrière, se voit confier un poste où il devra faire preuve d'une minime

autorité. Dès lors, l'audace lui vient et, qu'il s'agisse de la vie familiale ou des affaires publiques, sa sûreté de soi le mène vite à la richesse. Même il épouse la dame dont l'équipage l'avait naguère écrasé. Elle n'en sait rien, mais, quand il le lui crie, comme son attitude est drôle : « Boueux ! j'ai épousé un boueux ! » Sachez au surplus que là encore il vaincra le mépris de sa compagne par sa poigne et lancera aux spectateurs un coup d'œil de fierté satisfaite. Tom Moore est mesuré, sobre, extrêmement amusant.

Le fruit défendu.

Scénario un peu arbitraire, mais fertile en coups de théâtre et qui a permis une interprétation parfaite dans une extraordinaire mise en scène. Parce qu'un riche industriel veut retenir chez lui, pour affaires, un jeune financier, la maîtresse de maison use d'un subterfuge dont une couturière pauvre est la principale actrice. Malheureuse femme d'un faînéant, elle sera la victime sentimentale d'aventures qui se termineront enfin à son avantage. Agnès Ayres, Théodore Roberts (toujours excellent), Kathlya Williams et leurs camarades jouent bien. Quant à la mise en scène de Cécil B. de Mille, elle est d'une magnificence non pareille. Rien d'aussi étincelant n'a sans doute été obtenu que l'évocation de Cendrillon, d'abord parmi les glaces et le cristal éblouissants, puis, dans un clair-obscur.

Rédemptrice.

Rhoda ne rachète pas, elle sauve; elle convertit à la probité absolue trois membres éminents de la plus basse des pègres inconscientes et organisées Pearl White et ses partenaires interprètent comme il sied ce ciné-roman en un épisode. Il faut pourtant reconnaître qu'une scène surpasse les autres de mille coudées : celle où, dans une église, un homme venu pour forcer le tronc des pauvres et cherchant à se défendre contre deux personnes, atteint d'une balle de revolver en plein cœur, un Christ en croix. Alors, la fille de cet homme s'agenouille, en extase, car elle croit voir (et nous voyons) la figure du Christ s'animer, regarder, sourire comme pour un pardon, puis redevenir impassible. C'est une minute très belle, mais ce n'est qu'une minute. LUCIEN WAHL.

cinéa

a publié les biographies de Van Daele, Modot, Signoret, Emmy Lynn, J. Catelain, France Dhélia, André Nox, Huguette Duflos, Marcel Vallée, Charles Dullin, Musidora, René Cresté, Marcel Lévesque, Gaby Morlay, René Navarre, S. de Napierkowska, Andrée Brabant, A.-F. Brunelle, Romuald Joubé, Jean Dax, Eve Francis, Gaston Jacquet, G. de Gravonne, J. Grétilat, Geneviève Félix, Pierre Magnier, Jean Toulout, Léon Mathot, Séverin-Mars, Maë Murray, Marise Dauvray, E. de Max, Henri Rollan, Lili Samuel, Marie-Louise Iribé, Louise Colliney, Vermoyal, Mary Harald, André Roanne, Suzanne Talba, Henri Debain, Biscot, Gina Relly, S. de Pedrelli, Suzie Prim, Georges Lannes, Christiane Delval, Gastao Roxo, etc... ; et de Antoine, J. de Baroncelli, Raymond Bernard, H. Diamant-Berger, Germaine Dulac, G. du Fresnay, Abel Gance, René Hervil, Henry Krauss, René Le Somptier, Marcel L'Herbier, Louis Mercanton, Louis Nalpas, Léon Poirier, Henry Roussell, E. - E. Violet, Louis Delluc, etc., etc...

(Numéros 18, 19, 20, 24, 26)

Les Concours de "Cinéa"

Notre Concours de scénarios nous a valu une telle abondance de manuscrits que nous demandons encore un peu de patience aux concurrents, Les membres du jury nous ont déjà signalé plusieurs œuvres intéressantes.

Notre Concours de photographies d'amateurs donnera aussi ses résultats dans un délai très rapproché. Nous avons pris sur nous de publier dans le numéro 23 de Cinéa un des plus sympathiques envois du concours. On se doute qu'il figure déjà sur la liste des récompenses.



LAMBRECHTS

GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone
Central : 18-36

14, Rue Duphot
PARIS (1^{er} arr.)

ROBES

LINGERIE

MARIO FRANCIS
BONNETIER

15, Rue Washington (Champs-Élysées), Paris
Tél. : Élysées 17-36 Métro : Georges V

Le livre qu'il faut avoir lu

Charlot
Charlot
Charlot
Charlot
Charlot
Charlot
Charlot
Charlot
Charlot
Charlot

M. de Brunoff, éditeur

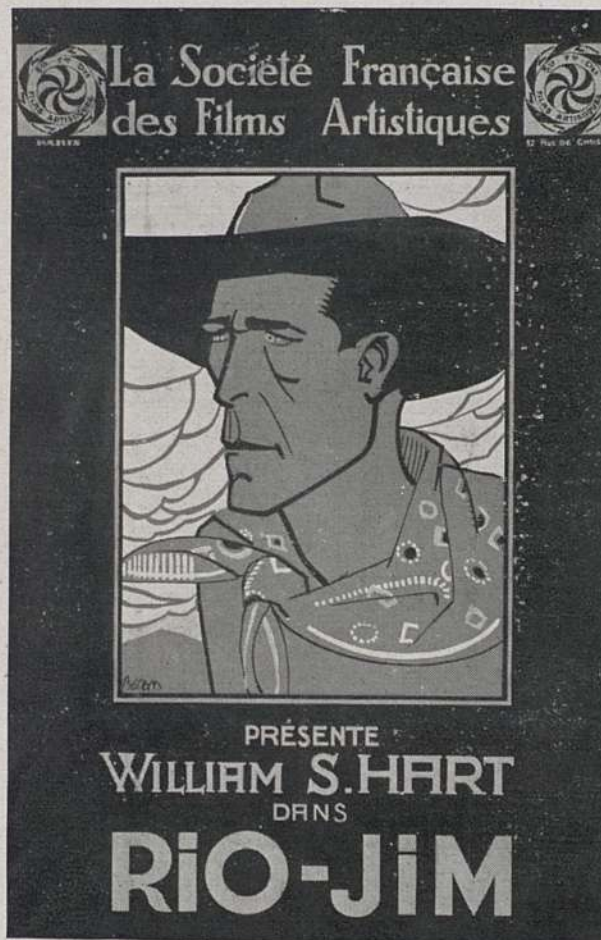
Aux éditions de la Sirène

CINÉMA

par Jean Epstein

un volume illustré 6 francs

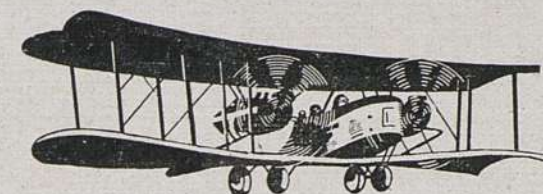
Le plus beau répertoire
de films français,
américains et français



ANGLETERRE-AUSTRALIE

Le Merveilleux Raid Aérien accompli en 28 jours
oo par les Frères Ross et Keith Smith oo

Un film documentaire unique au monde



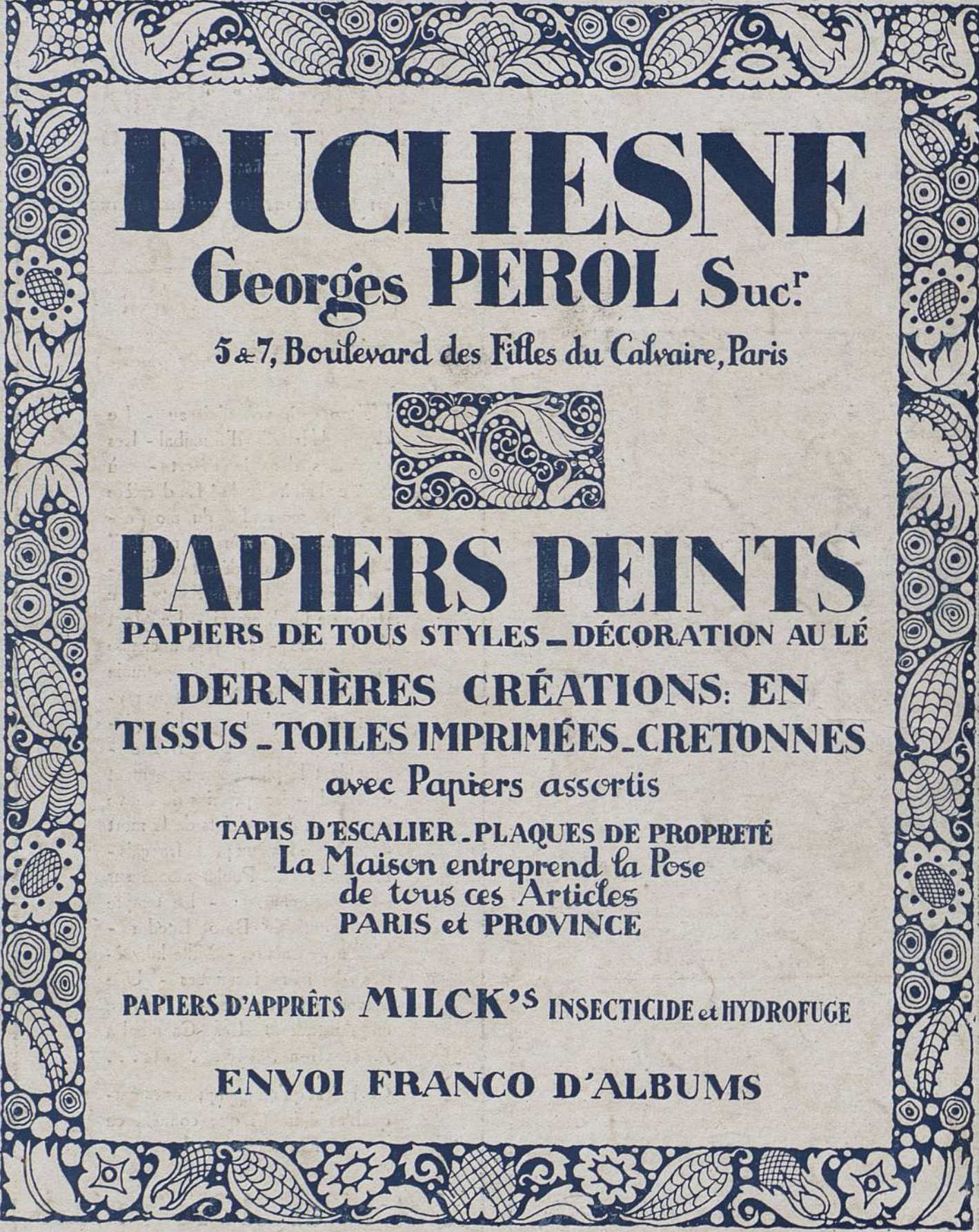
L'Europe à vol d'oiseau - Le champ de bataille d'Annibal - Les caravanes dans le désert - Où Moïse allait à l'école - La dernière des sept merveilles du monde - Memphis, "La mère du monde" - La traversée du désert de Sinä - La Palestine - La ville Sainte - Le jardin de Gethsemani - Le Mont des Oliviers - La plus ancienne ville du monde - La Mésopotamie - Où l'Orient et l'Occident se rencontrent - Babylone - L'emplacement du paradis terrestre - Survolant le plus beau monument du monde - Les pèlerins du fleuve sacré - A deux doigts de la mort - Poulet, le fameux pilote français - Les exploits de Poulet monté sur un avion minuscule - Le temple mystérieux de Boro Boedor - Volcans en action - Mille kilomètres de mers inconnues - Une rencontre inattendue - L'arrivée en Australie : Les Cannibales Australiens, etc... etc...

Ceci n'est qu'un aperçu des remarquables épisodes que contient ce film sensationnel.

Victor Marcel Productions

Louvre 35-49

82, Rue d'Amsterdam



DUCHESNE

Georges PEROL Suc^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

**DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES**

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS **MILCK'S** INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.